



Le ridicule de la phrase que je ne peux m'empêcher d'écrire, je la sens bien, allez ! « Comme mon tour d'esprit est plus profond de celui de Gide et de celui de Green ! » Cela me rappelle, l'ami d'Anatole France, à Tours, dans une petite rue coupant la rue Nationale, — était-ce le marchand de meubles ou le marchand de soutien-gorge ? J'ai oublié... — qui disait, en 1924 : « Cher monsieur France ! Nous nous entendions bien. Nous avions la même tour d'esprit. » Je fais le marchand.

Mais, si étonnants que soient les aveux, les confidences de M. Julien Green dans le troisième volume de son Journal (1940-1943) (1), je le trouve si ferme en ses croyances, en ses certitudes religieuses, que je réussis mieux à l'admirer qu'à le comprendre. Tandis que l'iniquité, l'effort de lucidité, — les réussites de lucidité, — de M. André Gide n'ont aucune peine à me séduire et à me convaincre. Ils sont égaux en sincérité ; M. Green avec plus d'innocence, même, et d'abandon. Ni l'un ni l'autre, dans ces années amères, n'ont failli au devoir de penser librement et de défendre la pensée libre. Les divergences de leurs jugements, sur les événements et les hommes, paraissent vraiment bien légères, et encore allégées par le temps. M. André Gide, dont les nouveaux cahiers s'arrêtent au début de mai 1942, quand il a quitté la France pour la Tunisie, sur le Chanzu, a vu, de la défaite et des premières horreurs de la collaboration, ce que nous en avons vu, nous tous, ici. M. Julien Green a connu notre histoire telle qu'elle était contée en Amérique, à Baltimore et à New-York principalement. Sa crudité à certains « bobards », il nous est bien facile d'en sourire. Nous n'aurions pas su « critiquer » les documents et témoignages mieux que lui. Ce qu'il dit est d'autant plus intéressant qu'on y voit ce que nous paraissions être, vu de là-bas. Il se désolait. Il n'a jamais désespéré ; — complètement du moins. Il a, pour exprimer sa nostalgie de Paris, du quartier où il vivait, dans rue Costantini, — il soigne à une chapelle qui lui est chère, puisqu'il y a trouvé un refuge sa foi, — et de la Seine, et de ses efforts d'art, des accents touchants de ses frémissements de sensibilité qui font comme l'écarter de son livre aux marges du livre. Au sujet de « charbon », son livre est le plus magicien. Il est rempli de poésie, sans « baum-baum », comme disait Lemaître. M. André Gide s'attendait moins. C'est que Julien Green est venu sur la terre à la naissance de ce siècle. Il a le même âge. Et M. Gide a trente ans, trent, et un ans, d'avance, en expérience, sans doute. Dans la seconde moitié de la vie, on marche vers le sec...

Voyez pourtant comme M. Gide se défend... Son âme connaît, par instants, des retours de printemps. Vous vous souvenez du morceau de Hugo, dans William Shakespeare, quand il parle des grands écrivains orageux... « un charmant petit printemps à eux, bien connu des abeilles ? Telle est la fraîcheur de M. André Gide, quand il voit s'éveiller le jour, à Grasse, par exemple. Ou qu'il gravit un chemin lumineux ; ou regarde un beau ciel !

Soucieux de toucher les questions de foi avec beaucoup de respect, et de respect non prudent, mais sincère, je parle comme il faut, je l'espère, des sentiments de M. Green. Il n'a sûrement pas eu de peine à se convertir. On voudrait savoir mieux comment il a trouvé son chemin de Damas. « Dans les précédents volumes de ce Journal, — dit-il, en introduction, — j'avais gardé le silence sur bien des difficultés d'ordre spirituel, et si j'en parle aujourd'hui... » Oh ! Que ma curiosité s'allumait, à cette promesse ! Mais non ; vraiment, je n'ai rien trouvé qui m'éclairât sur la crise spirituelle de M. Green. Il n'y a pas ici une âme, — un cerveau, plutôt, — « en route » vers sa vérité. Elle y est déjà parvenue ; installée. La certitude de M. Green est celle, il le dit à plusieurs reprises, d'un contemporain de la maman Villon. Le 29 juillet 1940, il écrit : « L'ordre véritable est fondé sur la prière, tout bien camouflé. Le Moyen Âge était un immense édifice, dont les assises étaient le Pater, l'Ave, la Credo et le Confiteor. Tout ce qui est édifié sur autre chose ne peut que s'effondrer tôt ou tard, dans la boue sanglante. » Tel est le théorème, tout nu. Ma raison n'est pas rassasiée. Comment est-il parvenu à tant d'assurance ? Et à l'adhésion au Credo, par exemple ? Voilà ce qui nous tourmente ; et la réponse nous enrichirait bien. Plus tard, à propos de peinture, de la façon dont le Moyen Âge peignait les arbres, comparée à celle de Monet et de Sisley, M. Green dit : « Je regarde le monde extérieur avec les yeux d'un homme du quatorzième ou du quinzième siècle... » C'est ; et le cosmos qu'il voit ainsi ; le monde de l'intelligence, le monde moral, le monde matériel. Ses contradicteurs ne trouveront pas mieux, pour affaiblir ses positions. Et je fais une remarque encore : Comment M. Green peut-il ne lire que des œuvres qui lui donnent raison ? Dans les bibliothèques américaines, admirablement fournies, jusque dans les villages, et

Confessions de Gide et de Green

chez ses amis, M. Green a, pendant ces années d'exil, un son cœur à tant souffert, trouvé beaucoup à lire. Il a préparé des cours, des conférences. Il a enseigné, ce timide passionné, à des jeunes filles, parlé devant des auditeurs qu'il fallait conquérir, persuader. Il a fait profiter de son talent des œuvres charitables, en faveur de la France et de ses alliés. Mais voyez les livres où il se plonge : la Bible, qu'il peut lire en hébreu ; la Divine Comédie, saint Jean de la Croix, Péguy, la Légende dorée, l'Imitation, Claudel... Quels risques fait-il courir à ses convictions ? Je conçois qu'un moine, tenu strictement par la règle à limiter ses lectures à l'orthodoxie, puisse se contenter de ce régime. Mais un laïc, mais M. Green, qui, dans la chapelle de la rue Costantini, a décidé de ne pas entrer au monastère, comment la libido sciendi ne le saisit-elle pas ? Comment n'a-t-il pas le douloureux besoin de lire, sur les théories cosmogoniques, autre chose que la Genèse ? Comment ne se plonge-t-il pas dans les exégèses non conformistes, pour s'assurer de ses répliques victorieuses ?... Son astronomie, son atomistique, sa psychologie sont celles de Robert Sorbon, ou de saint Thomas d'Aquin. Il voit le ciel comme Dante, trois siècles avant Galilée. Sans être « scientifique », on doit tout de même s'informer ; et essayer de voir si l'on concilie aisément la foi du xiv^e siècle et les quelques éclaircissements que sur l'histoire, sur la nature, six siècles d'efforts humains nous ont apportés. Cela ne se nie pas, ne s'expédie pas aussi facilement. En somme, M. Green me fait l'effet d'un second Huismanus, beaucoup moins roqué et moins épineux ; mais aussi simple, en philosophie. Son ami, Jacques Maritain, avec lequel il a causé plusieurs fois en Amérique, est plus curieux que lui, je le crois. Mais ce n'était pas encore à un contradicteur redoutable. Le diable ne réussit pas à amener M. Green à la bataille. Comme spectateur sympathique, je m'en plains.

Il hait le monde moderne, ses laideurs. On sent tenté de lui donner raison. Ce monde n'est pas beau. Mais il a tout de même acquis certaines connaissances dont le Moyen Âge, ni même Platon n'avaient l'idée. Tenez, je n'ai pas entière confiance dans les psychiatres et la psychanalyse... Mais M. Green déplore que « la psychiatrie moderne prenne la place du confesseur dans un monde athée », et nie

a priori le pouvoir de guérir à la psychiatrie : « Si c'est le sentiment de la faute qui est à l'origine de tant de névroses, la tâche de la petite science moderne me paraît énorme, qui veut éliminer de la conscience humaine le péché originel. Elle n'y réussira pas. » Ce passage me paraît typique. Il contient une pétition de principe ; le péché originel, qui n'est même pas mis en discussion. Il oppose d'avance l'énormité de la tâche à la petitesse de la science, sans rendre raison de la façon de mesurer, et en prenant pour unités sa complaisance d'un côté et son mépris de l'autre. Je crois que le confesseur et le psychiatre peuvent fort bien coexister ; comme le praticien allopathique et le praticien homéopathe. L'un délivrant l'âme pour la vie éternelle ; l'autre, modestement, pour son exil terrestre.

Mépris de la psychanalyse ? Pourtant, M. Green rêve souvent, et, en nous contant ses rêves, les interprète avec autorité, comme un homme qui n'est pas sceptique à ces jeux. Il est plein de l'esprit des prophètes. Quand il contemple les vastes étendues herbeuses d'Amérique, il s'écrie que depuis des milliers d'années elles « chantent la gloire de Dieu ». Comptez patentes enarrant gloriam... On ne trouve que noblesse dans ses pensées. Il n'est pas de ceux qui travaillent à étouffer, par rationalisme, leurs illusions. Il cultive les siennes ; c'est une des sources de la poésie. Pourtant, il n'est pas ennemi de Platonie. On le voit quand il cite l'étonnante : « Wells sur l'avenir de l'Europe écrite en 1920, et dont chaque mot a été infirmé par notre cruel présent. Et tout ce livre, d'un bout à l'autre, échauffe la sympathie, tisonne l'esprit de contradiction, éveille la curiosité, et ne sait pas la rendre mûre... »

Le Journal 1939-1942 (2), de M. André Gide, se superpose à celui-là, mais en couleurs tranchées. M. André Gide a fort bien averti de quelques chicaneries, et notamment celui dont il est question en « appendice », qui lui reprochait une phrase malheureusement fort juste, en sa sévérité, sur l'apprêt du paysan, qui renoncera à Descartes et à Watteau pour vendre plus cher les produits de la terre. Même quand on est un peu blessé de certaines remarques victorieuses de M. Gide, la liberté de son jugement, son anticonformisme éblouissent pas plaisir et rassurent. Jamais

nous n'avons eu plus grand besoin d'esprit indépendants ; et l'âme micaïx ceux qui choquent que ceux dont la soumission humilante, la condition humaine l'orgueil s'est fait si rare, qu'on le savoit comme un fruit oublié. Telle phrase, citée en note, page 57, de Mauriac à Gide où il est dit que « pour les malheurs publics, notre sensibilité est plus limitée que nous n'osons en convenir », pourra hérisser certains lecteurs. Elle a un son de louvauté, un goût d'amertume, de résignation aux faiblesses humaines, une valeur d'aveu qui rappelle Montaigne. C'est là un privilège de la « société des grands esprits » ; et c'est seulement entre deux « pénitents » de cette taille que la faute, la défaillance de l'esprit trouve sa grandeur. On n'est plus, là, dans le cynisme vulgaire. C'est un éclair de vérité tragique ; et la laideur y prend une frappante beauté. Signes d'intelligence supérieure ; aveux qui survolent les têtes communes... Les lectures de M. Gide, pendant ces durs mois, furent Goethe, où il a beaucoup puisé, discernant dans la pâte grise d'Eckermann, les grains d'or de la pensée du grand vieillard, intrompable. Il lisait Renan, Racine, Polyevte, Chateaubriand, les Anglais. Après l'homme du Moyen Âge qu'est M. Green, voici son aîné, qui est tellement plus proche de nous, éclairé d'une jeune lumière ! Rien ne l'abat, pas même d'être accusé d'avoir perverti la jeunesse. Qui donc, le 24 juin 1940, pervertissait la jeunesse ? Voir la réaction d'André Gide contre le discours gréloté de Vichy... Cet esprit-clair, plus, peut-être, pour lui, mais tant mieux pour nous à qui il apparaît tellement plus vivant n'est pas entré dans le havre de grâce... Il ne suppose pas, comme M. Green, des desseins insondables de purification spirituelle dans les abominables souffrances de l'humanité. Il reste humain, par le doute. La foi n'est pas, pour lui, un refuge contre le dégoût qu'inspirent les folies du monde. Je ne dis pas que j'approuve ce cri, que beaucoup jugeront démoniaque, — page 28 : « Heureusement que je ne crois pas ! » Mais comme il est sincère et tragique ! Que cette révolte est plus naturelle que les protestations : résignées... Le secret de la conversation de M. Green, qu'il ne nous a pas transmis, n'est-ce pas M. Gide ou nous le livre, quand il dit, à propos du tedium vite, de la répugnance à vivre, de Chateaubriand (p. 93), que la croyance n'a pas de mal à s'établir sur « cette effroyable vacance », quand elle nous propose « l'espoir unique » ?... Chaque journée de ce journal fut, pour ce

vivant et devient pour nous, « la chance d'un fruit mûr ». Oh ! Je sais. Il nous offre pas de décisions vérifiées. Il ne nous même l'outrecuidance d'en promettre. Il cherche. Ses propres contradictions, il ne les efface pas du texte. Pas plus sur les grands problèmes de la destinée que sur les mêmes problèmes de l'art. Un livre qui lui a pu hier le dégoût aujourd'hui. Il en convient. Il ne déçoit personne de « croire que la vie de l'âme puisse se prolonger par delà le trépas du corps ». Il indique seulement avec douceur que, de plus en plus, cette hypothèse lui semble difficile à adopter... Il crève d'une fine agilité des formules soufflées d'air comme les bulles de savon, « Dieu donne la lumière pour nous en privant... On vit pour mourir », qui sont dans la Vie de France...

Je ne sais parcourir ces longs inventaires de pensées, qu'en trébuchant. Il y aurait trop à dire. Les « Journaux intimes », vous le savez, sont devenus nos plus précieux romans, des personnages de poids de l'époque, de vérités explicatives, d'aveux authentiques, déçus de lire des centaines de pages pour ne récolter que des parcelles d'enseignements utiles ; rassurés, au contraire, par la présence de ces grands pénitents qui nous livrent à de nos nous précipitons sur les « confessions ». Montaigne, dans les Essais sont un « journal intime ». Stendhal, en ses aveux, Mauriac, Julien Green, et plus que tous, André Gide, — depuis que son Journal a été publié en entier dans La Pléiade, — sont devenus nos compagnons. Je ne dis pas nos conseillers. Mais les tremplins d'où s'envolent nos songes ; et des éclaireurs d'âmes. M. Julien Green est certes parmi les meilleurs. Mais, — page 42, — il compare son Journal, une chambre « réservée aux bonnes pensées ». Les mauvaises en sont absentes... Il les garde pour lui. Par mauvaises pensées, il entend les doutes, je pense ; ses vides, ses tremblements, ses incertitudes... Et aussi, tous les troubles du péché. Cette pudeur est louable. Alors nous rencontrons un homme tel qu'il veut être ; non complètement tel qu'il est. Le Journal de M. Gide peut piquer davantage les âmes frileuses, rien ne tames, qu'aucune muraille n'arrête. Il fait encore des allusions à l'amour pathétique de celle qui a veillé sur lui ; et à ses propres faiblesses. Il se « purge » l'âme. Et son invitation est bien pressante, à purger les nôtres. C'est ainsi qu'il est plus grand.

Robert KEMP.

(1) Plon. — (2) N. R. F.
Le dépot : Raymond FAVREL
IMPRIMERIE DE LA PRESSE
16, rue du Croissant, Paris (2^e)
R. DELAON, imprimeur